

MARCHANDS AMBULANTS

Ces nomades de la cité !

Parfois, il y a comme cela, dans la vie, des situations qui échappent à toute forme de modernité. De la même manière qu'il y a 20, 30 ou 40 ans. Rien n'a particulièrement évolué. Même dégainé, même démarché, et de la même sorte, vous l'entendrez de chez vous hurler haut et fort. Le marchand ambulant ou d'habits, selon l'appellation, est toujours là.

Ces mêmes cris qui ont accompagné nos aînés continuent encore à agrémenter notre quotidien. «Q'dim, kh'zana, tabla, forno, tiliviziu, frigidi-re, n'hass... yao www !» Un chapelet d'annonces «on live», débité à la criée, en quête de vieilleries qui prennent inutilement de la poussière dans le débarras de la maison.

Tout pour rien !

Ces nomades de la ville, on les entend bien avant de les voir. En donnant de la voix comme des chanteurs d'opéra, dans les quartiers d'Alger, ces marchands «déambulants» de l'occasion marquent leur présence au quotidien, y compris le vendredi, jour de repos. Arborant un bleu de travail, ces camelots d'un genre particulier sillonnent les rues et venelles d'Alger en quête de la perle rare. Le nez levé et les yeux fixés comme un zoom, pas un balcon ni fenêtre n'échappe à leur contrôle aérien.

Précédés d'un retentissant «yao www» ou «lel'baâ», selon l'origine dialectale du brocanteur ambulant, ils pointent aussitôt leur museau, soutenant sans cligner d'un cil, le regard des

habitants, parfois excédés par tant de gêne et de désinvolture.

Si dans la forme rien n'a effectivement changé, le marchand ambulant d'aujourd'hui ne veut plus s'encombrer de n'importe quoi. Il est plus exigeant. Il continue certes à ratisser large, mais il ne se contente plus de l'ancienne table estropiée ou de l'armoire de mauvais goût de mémé en isorel de 4^e choix.

De nos jours, le «déambulant» exige du bon matériel électroménager, des produits électroniques et même des meubles et des œuvres d'art.

Et ça négocie dur ! Il n'aura aucun mal à vous offrir 3 francs 6 sous pour votre salon passé de mode. Il se retient presque de vous faire croire qu'il vous rend service en vous débarrassant d'un encombrant mobilier. Et on finit toujours par se dire, : bof... après tout, mieux vaut accepter !

Rien ne se perd...

Après un lifting intégral, ces vieilleries atterrissent dans les différents marchés de l'occase. Et c'est reparti pour une nouvelle vie ! Meubles, ustensiles, électroménager... il y a de la place pour tout.



Photos : DR

«Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme», ces marchands ambulants ont très bien saisi la célèbre maxime de Lavoisier. De tous ces anciens objets, ils ont en fait leur gagnepain. Force est de reconnaître que ces hommes crieurs mangent le pain à la sueur de leur front.

Le bon coup de fusil...

Lorsqu'ils débusquent le «bon client», notamment parmi

ceux qui changent leur déco intérieure chaque année, ils lui laissent le numéro de portable. Car même dans ce dur labeur, la concurrence fait rage. C'est à qui sera le premier pour dénicher un bahut pas trop avachi ou une œuvre d'art revendue jusqu'à dix fois son prix. C'est à croire que le bon coup de fusil est parfois au bout de «yao www».

Aujourd'hui encore, les marchands ambulants d'objets hété-

roclites d'occasion rythment le quotidien des Algérois.

De la rue Bouzrina, à La Casbah, au Boulevard Bougara, à El-Biar, en passant par l'Avenue du 1^{er}-Novembre à la place des Martyrs, ils sont nombreux, en bleu de travail, à battre le pavé, signalant leur présence de leur voix retentissante, «Qdim, kh'zana, tabla, forno, tiliviziu, frigidi-re, n'hass... Yao www !»

Sabrinat

MEDKOUK AHMED, LE DERNIER FORGERON DE AÏN-SEFRA

«Je finirai mes jours entre le marteau et l'enclume»

Le métier de forgeron s'est éteint ou presque ; il a été créé environ 5 000 ans avant J.-C. quand les peuples avaient besoin des objets fabriqués en métal, tels les outils de jardinage, les armes et autres.

Le dernier forgeron de la région, selon toute vraisemblance, est ammi Medkouk Ahmed, un homme résistant, un artisan professionnel que nous avons rencontré dans sa forge, en ce jour de marché hebdomadaire (lundi) ; quoique pris par certains paysans, il a bien voulu nous accorder un moment de son précieux temps.

Ammi Ahmed est né en 1924 à Aïn-Sefra, il forge encore à la main. Ni le marteau ni la chaleur du four ne l'ont fatigué, il continue à se faire plaisir dans son métier, et à faire plaisir à une clientèle, même si aujourd'hui tout est disponible dans les marchés, à des prix parfois dérisoires.

La forge est une sorte d'étuve, un gourbi noirci de fumée, toit en planche de palmier, située en plein centre-ville, dépourvue de commodités et de conditions de sécurité, équipée d'un matériel très ancien : une enclume, une massue,



un vieux four fonctionnant avec du charbon, une vieille table en acier sur laquelle est accroché un étau, quelques tiges et piquets en ferraille dispersés çà et là : «Tout ce que vous voyez ici date de plus de 70 ans», nous dira ammi Ahmed, qui poursuit : «Certes un métier en voie d'ex-

inction, mais je continue à le pratiquer encore, jusqu'à ma mort... C'est l'amour du métier, et c'est le testament de mon défunt père.» Très pessimiste, il regrette qu'aucun de ses fils ne veut reprendre le flambeau. car dira-t-il, «personne en ce moment ne peut travailler dans des

conditions pareilles, ni matériel neuf ni local aménagé.

Personnellement, je me contente de ma pension de moudjahid, et le reste, c'est l'amour de mon métier, même s'il ne me rapporte rien du tout, je continuerai à l'exercer, je finirai mes jours entre le marteau et l'enclume».

Octogénaire, ammi Ahmed a servi la révolution avec son défunt père, il a été détenu dans les prisons, à plusieurs reprises, il faisait partie des détenus dans le camp de torture de la Dzira, il nous dira à cet effet que la forge était aussi un abri pour les moudjahidine.

«... C'était un point de rencontre, un point de transit, un bureau de renseignements pour les moudjahidine, qui faisaient semblant de venir chez nous pour des outils, ils s'échangeaient des idées, des messages... Ce petit gourbi me fait rappeler beaucoup de choses ; d'ailleurs, c'est ici que mon défunt père ferrait le cheval personnel d'Isabelle Eberhard.»

Ammi Medkouk Ahmed aime son métier, aime encore le forgeage, il conclut : «Le jour où vous verrez le four froid, sachez que je me suis éteint.»

B. Henine